



Aki Shimazaki

Suzuran

roman

ACTES SUD

SUZURAN

Anzu est céramiste. Elle habite seule avec son fils depuis son divorce et ne souhaite pas se remarier. Elle s'épanouit pleinement dans un quotidien calme rythmé par la pratique de son art. Sa douceur naturelle est à l'image de sa vie, dans une petite ville au bord de la mer du Japon et au pied du mont Daisen. Sa sœur aînée, célibataire et séductrice impénitente qui vient de se fiancer, annonce qu'elle viendra de Tokyo présenter à sa famille l'heureux élu.

Née au Japon, Aki Shimazaki vit à Montréal depuis 1991. Ses trois pentalogies Le Poids des secrets, Au cœur du Yamato et L'Ombre du chardon sont disponibles chez Actes Sud. Suzuran inaugure un nouveau cycle romanesque.

DU MÊME AUTEUR

Le Poids des secrets

TSUBAKI, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712.

HAMAGURI (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783.

TSUBAME, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848.

WASURENAGUSA (prix Canada-Japon), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925.

HOTARU (prix littéraire du Gouverneur général du Canada), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971.

Au cœur du Yamato

MITSUBA (prix de l'Algue d'or), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1123.

ZAKURO, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1143.

TONBO, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1286.

TSUKUSHI, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1380.

YAMABUKI (prix Asie de l'ADELF), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1470.

L'Ombre du chardon

AZAMI, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1551.

HÔZUKI, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1623.

SUISEN, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1700.

FUKI-NO-TÔ, Actes Sud, 2018.

MAÏMAÏ, Actes Sud, 2019.

SUZURAN, Actes Sud, 2020.

© Actes Sud, 2020

ISBN 978-2-330-14131-8

Initialement paru chez Leméac Éditeur (Montréal) en 2019

AKI SHIMAZAKI

SUZURAN

roman

ACTES SUD

I

La nuit tombe. J'entre dans mon appartement où il n'y a personne.

Il fait froid aujourd'hui pour une fin d'avril. Il est déjà huit heures. J'ai faim. En préparant une salade, je réchauffe le curry, restant d'hier. Installée à la petite table dans la cuisine, je commence mon dîner tardif. Je n'entends que le tic-tac de la pendule. C'est samedi. Mon fils, chez son père depuis hier, reviendra demain soir.

C'était une longue journée épuisante. Le matin, j'ai tourné un grand vase ikebana dans mon atelier de campagne. L'après-midi, revenue chez moi, j'ai écrit des lettres d'invitation pour ma prochaine exposition prévue début juin. Ensuite, je me suis rendue au centre culturel de la ville donner un cours de poterie.

Après mon repas, je me repose dans le salon en écoutant les nouvelles à la télévision. On parle politique locale. Je bâille sans cesse. J'ai des courbatures aux épaules. Je décide de prendre un *ofuro*^{*}, plutôt qu'une douche.

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

Plongée dans l'eau chaude, je me détends enfin. La chaleur pénètre petit à petit mon corps raidi. Bien que la journée ait été fatigante, je suis comblée de satisfaction. Je songe au vase que j'ai réussi ce matin. Puisque sa forme m'a évoqué une clochette, je l'ai nommé Suzuran. Cette œuvre sera le cœur de l'exposition.

Les yeux fermés, je m'absorbe dans la méditation. Une scène de mon enfance me revient à l'esprit. Je pédalais dans la campagne pour voir mon grand-père paternel.

Passionné de poterie, il avait son propre four à bois. Dans sa cabane, nous fabriquions ensemble des objets quotidiens tels que des tasses à thé, des bols à riz, des assiettes. Je l'aidais à fendre des bûches et assistais à ses *kamataki*. Il tenait à moi comme à la prunelle de ses yeux et m'encourageait : « Anzu, tu as beaucoup de talent pour cet art. Continue. Tu seras une céramiste renommée. » Il est mort lorsque j'avais quinze ans.

La poterie est indispensable à ma vie. En pétrissant de l'argile avec mes mains puis en façonnant une pièce, j'oublie tout ce qui se passe autour de moi. Et, chaque fois, au moment de sortir mes œuvres du *kama*, je suis à la fois très excitée et soulagée comme après un accouchement. Émue par les motifs créés au hasard par le feu de bois, je mûris déjà un nouveau projet.

« Choisissez un travail que vous aimez et vous n'aurez pas à travailler un seul jour de votre vie », a dit Confucius. Il avait tout à fait raison.

Bien réchauffée et relaxée, j'enfile mon pyjama fraîchement lavé. J'ai soif. Je vais dans la cuisine boire un verre d'eau puis entre dans ma chambre. Il est déjà dix heures passées.

Assise devant la coiffeuse, je mets de la crème sur mes mains puis ma figure. Je m'observe. Mes bras sont devenus fermes à cause de mon métier très physique. On pourrait m'imaginer masseuse. Mon visage sans maquillage donne l'impression d'une étudiante, alors que j'ai trente-cinq ans. Mes yeux, mon nez et ma bouche sont de taille moyenne pour une Japonaise. Je ne suis pas très belle mais pas laide non plus, crois-je.

Tôru avait sept ans lorsque j'ai divorcé. Il en a aujourd'hui dix. J'ai la garde, et il va chez son père un week-end sur deux et lors de mon *kamataki*. Au début, cela l'affectait beaucoup. Je le plaignais et le plains toujours. Heureusement, il s'est accoutumé peu à peu à la nouvelle situation. Il semble s'entendre assez bien avec la copine de son père. Et maintenant il me taquine même : « Maman, tu es encore jeune. Cela ne me dérangerait pas si tu avais un petit ami. »

En fait, des gens autour de moi essaient de m'organiser un *miai* ou de m'inviter à un *gôkon*, mais j'esquive chaque fois leur gentille tentative en répétant : « Désolée, je suis trop occupée. »

Je me fixe dans le miroir. En peignant mes cheveux très noirs, je me rappelle mes expériences amères : mon premier amour m'a soudain quittée pour une autre fille et mon ex-mari a eu une maîtresse.

Ma main s'arrête un moment. Je me dis : « Que manquait-il en moi ? Ou bien était-ce ma faute si je choisissais des types pareils ? » Avec ironie, je paraphrase le dicton de Confucius : « Choisissez un homme qui n'aime que vous et vous n'aurez pas à vous inquiéter un seul jour de votre vie. »

Ma sœur Kyôko a deux ans de plus que moi. Elle ne s'est jamais mariée et n'a aucune intention de le faire. Intelligente, belle et séduisante, elle ne manque pas de soupirants. C'est elle qui plaque ses hommes. Elle me dit : « Anzu, il y a sûrement quelqu'un de spécial pour toi. Hélas, tu es mariée avec ton art ! » Elle cite un proverbe en anglais avec son excellent accent : « If you run after two hares, you catch neither. » Elle a probablement raison.

Je bâille. Enfin, je me glisse dans le lit froid et me blottis sous la couverture. Je songe de nouveau à mon vase ikebana qui m'a donné

une satisfaction optimale aujourd'hui. En
somnolant, je murmure :

« Tu m'appelles sans voix
Comme une clochette sans battant
J'entends tout, Suzuran !
Je t'aime depuis toujours
Depuis avant ma naissance. »

Je me réveille vers dix heures. Je me sens très bien, ayant dormi profondément après une semaine chargée. C'est dimanche. Aujourd'hui, je vais déjeuner chez mes parents, ensuite j'irai à la plage me promener. Mon fils rentrera vers huit heures ce soir. Il fait beau, j'en profiterai tout l'après-midi.

Alors que je prends un café dans la cuisine, je reçois un appel de S., une amie de lycée. Mariée, elle a deux enfants. Jusqu'à récemment, elle était institutrice de primaire. Nous habitons le même quartier.

S. me dit :

— Anzu, c'est à propos de la prochaine réunion des anciens élèves de notre école. Tu as bien reçu une carte d'invitation, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet. Merci.

Elle poursuit en ajoutant des détails. C'est une activité qu'elle organise avec son mari depuis trois ans. Je l'écoute sans beaucoup d'intérêt. Je n'avais pas d'amis particulièrement

proches à cette école et n'ai jamais participé à ces retrouvailles. S. me demande :

— Te souviens-tu d'Akira Z. ?

« Akira ! » Il m'est impossible d'oublier ce nom : mon premier amour qui m'a laissé tomber pour une autre fille. S. ne connaît pas cette histoire. Je n'ai mentionné ce garçon à personne, sauf à ma sœur, qui nous avait ensuite invités à une de ses soirées. Je réponds d'un ton ironique :

— Bien sûr ! Il était beau et brillant, chou-chou des profs.

Elle rit. À notre lycée, pour chaque niveau il y avait quatre classes : une pour sciences et mathématiques, et trois pour études générales. Le mari de S. était dans la première, et Akira, S. et moi étions en générales mais dans des classes différentes.

— Je te parle de lui, dit-elle, car je l'ai croisé dans la rue l'autre jour. Il passait par ici voir ses parents.

— Que fait-il maintenant ?

— Il est avocat et a un bureau à Tottori.

Je me rappelle qu'il était entré à l'université d'O. dans la préfecture voisine, reconnue pour sa faculté de droit.

— Comment était-il ?

— Il n'a pas beaucoup changé, répond mon amie. Seulement, il était un peu déprimé.

— Déprimé ?

— Il a récemment divorcé.

— C'est dommage. A-t-il des enfants ?

— Oui, une fille de sept ans. Comme toi, il n'était pas enthousiaste à l'idée de venir à la réunion. Mais, lorsqu'il a appris que le quart de nos camarades étaient divorcés, il a changé d'avis en riant : « C'est encourageant ! » Il était étonné que ce soit aussi ton cas.

Je la taquine :

— Tu organises un *gôkon* pour tous ces ratés ?

— Pourquoi pas ? Ce serait aussi une bonne occasion de trouver un futur mari.

Je revois Akira, un garçon à la charpente solide. Il jouait au rugby avec passion. Un sentiment amer me revient. S. reprend :

— À l'époque, j'imaginai que toi et Akira formeriez un couple idéal.

— Pardon ?

— D'après mon mari, Akira s'intéressait à des filles créatives et indépendantes. Comme toi.

— Mais pas n'importe lesquelles. Il serait vexé d'entendre ta remarque.

— Anzu, tu as un ton sarcastique aujourd'hui.

Je ne réagis pas. Elle continue :

— Il y aura pas mal de participants cette année. Je serais contente que tu te joignes à nous. L'ambiance est très sympathique.

— J’y réfléchirai.

Elle conclut notre conversation :

— N’oublie pas que la réunion a lieu le dernier dimanche de mai. Donne-moi ta réponse le plus tôt possible.

Elle raccroche enfin. Mon café est déjà tiède. Je le réchauffe dans le micro-ondes puis l’apporte sur le balcon.

Installée sur une chaise en plastique, je contemple le ciel sans nuages. Le soleil printanier m’enveloppe doucement. Les yeux fermés, je revois le visage d’Akira. Je me dis : « Il est divorcé... » Je me demande si son ex-femme est la fille pour laquelle il m’avait quittée. Probablement pas. Nous n’étions que lycéens. Je me remémore le moment où ce garçon avait saisi mon cœur.

À notre lycée, en automne, se tenait la fête de la culture japonaise. Les élèves présentaient leurs propres œuvres à l’école : haïku, *tanka*, *shodô*, ikebana, origami, bonsaï, etc. Toutes étaient exposées pendant une semaine dans l’amphithéâtre. Le dernier jour, les profs de beaux-arts et de *kokugo* annonçaient les lauréats.

J’étais en troisième année. J’avais fabriqué un vase en céramique. C’était un *yakijimé*. Avec ses couleurs sombres, mon œuvre n’avait pas capté l’attention des élèves, mais elle avait été fortement appréciée par les profs.